

Qui sont les enfants et les parents d'aujourd'hui ?

Aldo Naouri
Marseille
La Friche de Mai
22/10/11

Introduction

L'intéressant, dans la question titre de l'intervention qui m'a été demandée - Qui sont les enfants et les parents d'aujourd'hui ? - , c'est qu'elle me soit posée. Je veux dire qu'elle me soit posée à moi, nommément.

Non pas au titre du pédiatre que j'ai toujours été et que je continue d'être.

Non pas, non plus, au titre du pédiatre qui a beaucoup réfléchi sur la famille et plus particulièrement sur les relations parents-enfants.

Mais au titre du vieil homme que je suis et qui, malgré ses analyses et ses mises en garde, a assisté, assez effrayé, à la regrettable dégradation d'un processus qui a été fondamental dans le devenir de l'humanité.

Je n'irai pas plus loin pour l'instant.

Sauf à signaler que, de ma place, je ne vais pas donner à la question qui m'est posée une réponse du genre : les enfants et les parents d'aujourd'hui sont ce qu'ils sont. Avec des considérations d'ordre typologique ou clinique. Je considère que cette réponse purement descriptive serait figée et n'avancerait à rien.

C'est pourquoi j'ai choisi de donner une réponse plus dynamique. Une réponse qui compléterait en quelque sorte la question en l'énonçant sous la forme : « qui sont, ou plutôt que sont, les parents et les enfants d'aujourd'hui ... par rapport à ceux d'hier ou de toujours ». Manière de montrer que les enfants et les parents d'aujourd'hui sont ce qu'on en a fait.

La mise au point à laquelle je procède dans ce préliminaire m'a paru d'autant plus indispensable que les réponses, que j'ai toujours apportées et que j'apporterai aujourd'hui, à

la question posée m'ont toujours valu d'être brocardé comme réactionnaire nostalgique. Une façon particulièrement efficace de dissuader quiconque de prêter attention à mes propos !

Un hier encore récent

Avant de remonter au « toujours » des parents et de leurs enfants, je m'arrêterai à un souvenir d'hier à peine, de 1966 plus précisément, c'est à dire d'il y a 45 ans, époque à laquelle j'amorçais ma carrière de pédiatre libéral :

Ce souvenir me ramène à la vacation de deux heures que j'effectuais un jour sur deux dans une crèche d'orphelinat en région parisienne.

Elle comportait plusieurs grandes salles avec, dans chacune d'elles, plusieurs travées de dizaines de berceaux au milieu desquelles officiaient quelques rares infirmières. Une demi-douzaine environ pour un ensemble d'environ deux cents berceaux.

C'était exactement ce qu'il fallait pour illustrer la pertinence des propos de Spitz, dont les travaux sur l'hospitalisme commençaient à être connus ...

Mon rôle au sein de cette crèche ?

Tenu totalement à l'écart des problèmes organisationnels, j'avais à soigner au plus tôt les malades pour éviter les épidémies et les risques qu'elles faisaient courir à l'ensemble de la population de nourrissons. Il me fallait en quelque sorte et avant tout assurer la ... survie de ces enfants en étant implicitement prié de ne pas me mêler des conséquences du mode de vie auquel ils étaient soumis !

Cette exigence première autour de la survie n'était pas délirante en soi, loin s'en faut.

Elle était en parfaite cohérence avec la tonalité générale de la demande sociétale et de la demande parentale elle-même.

La création de la spécialité de pédiatrie datait de 1947 et il était demandé à ce corps de praticiens de faire en sorte que les fléaux soient combattus pour que le pays, sortant d'une guerre meurtrière, se repeuple rapidement.

C'était d'ailleurs ce qu'on aurait pu entendre les parents dire sur le mode : « aidez-nous à faire en sorte que nos enfants ne meurent pas et qu'ils demeurent en bonne santé »

Irréaliste, comme demande ?

Pas du tout.

Au contraire !

Puisque lorsque je partais en tournée de visites le matin à cette époque, je savais que j'allais rencontrer des tableaux catastrophiques. Je fais en effet partie de cette génération qui diagnostiquait des polio, des diphtéries, des typhoïdes, des méningites tuberculeuses, des rhumatismes articulaires, des néphrites, et toutes sortes d'autres catastrophes aujourd'hui disparues!

Pour information, je vous signale qu'à la fin de ma carrière, lorsque j'avais à diagnostiquer et à traiter une infection intestinale ou respiratoire, j'en étais presque heureux !!!

Je n'en travaillais pas moins pour autant. Je travaillais même plus. Car j'avais pris à temps le virage auguré par les incontestables progrès obtenus par la médecine préventive et je m'évertuais à tenter de répondre à la demande parentale qui avait profondément changé et qu'on pourrait formuler sur le mode : « Aidez-nous, dans ce monde dur et de plus en plus incertain, à faire de notre enfant un adulte solide et de qualité. »

Comment tout cela s'est-il passé et que s'est-il passé ?

Dés qu'on a enregistré, au milieu de la décennie 70/80, l'amélioration de la santé des enfants et qu'on a commencé à subodorer la nouvelle demande parentale, on a cru devoir se centrer sur les soins donnés aux enfants et dont l'insuffisance demeurait encore grande dans les institutions collectives. On en a tiré des conclusions hâtives et on a mis l'accent sur les besoins affectifs et relationnels de l'enfant en stigmatisant l'insuffisance d'attention qui lui était portée sans hésiter à mettre les parents eux-mêmes en accusation !!

Ah, le succès du fameux documentaire télé « L'enfant est une personne » !

Comme s'il ne l'avait jamais été, alors qu'il n'a jamais cessé de l'être !

Et puis tout le reste ! Les radios s'en sont donnés à cœur joie et les livres se sont multipliés, le tout accroissant l'angoisse de parents désireux de faire pour le mieux, et ouvrant la voie à des marchés juteux.

Si bien qu'à force de répéter aux parents toutes sortes de recommandations, on a fini par les paralyser totalement et à les extraire définitivement du rôle qu'ils ont cependant toujours tenu. Ça a été le début d'un processus qui a fini assez vite par hisser l'enfant au sommet de la pyramide familiale en mettant à son service des parents priés d'obéir aux mots d'ordres des instance supposées savoir !

Qui étaient les parents d'avant cette époque censée être de progrès ?

Qui étaient les parents d'un Montaigne, d'un Pascal, d'un Chateaubriand, d'un Hugo, d'un Balzac, d'un Évariste Gallois, d'un Einstein ? Qui étaient les parents de vos arrière-grands-parents ou des miens ?

Des parents, enfants des leurs propres, eux-mêmes enfants des leurs, etc.

Des parents qui faisait tant bien que mal, avec les enfants qui leur venaient, ce que leurs parents avaient fait avec eux.

Des parents qui aimaient leurs enfants et qui y étaient attentifs, infiniment plus et mieux que ce dont on les a crédités.

Un couple se formait.

Comme il se formait. Par arrangement (l'ancêtre d'Internet !) ou par choix.

Il se formait.

Pour le meilleur et pour le pire,

chacun des partenaires sachant par avance, parce qu'il vivait au sein d'une sociétés de pénurie, que

- « le meilleur n'avait de sens que sur fond du pire qui le côtoyait »
- et que « dans la vie, on ne peut pas tout avoir, si bien qu'il faut **s'efforcer** d'avoir le plus possible de ce tout impossible à avoir »,

Des enfants venaient à ce couple. Ces messages leurs étaient automatiquement transmis.

Il est vrai que parfois ces enfants venaient de façon imprévue !

On parlait alors de « grossesse non désirée ».

Regrettable confusion des mots, le désir inconscient étant au principe de toute grossesse. La preuve en est qu'un rapport sexuel au moment le plus propice entre deux partenaires répondant aux meilleurs critères de fécondité n'a qu'une chance sur quatre d'aboutir à une grossesse.

Grossesse « non voulue » aurait été plus correct et aurait rendu mieux compte du fait qu'à cette époque le désir s'imposait à la volonté.

Ce qui conférait à l'enfant le statut de « sous-produit » de l'activité sexuelle de ses parents. Et qui mettait en quelque sorte « les parents d'abord » et non « l'enfant d'abord »

La logique de la différence générationnelle n'en était que plus fondée et l'enchaînement des effets d'histoire se faisait d'une façon visible et fluide. Alors que dans la position inverse ce

serait comme si la course de l'histoire se faisait des nœuds qui ne permettent plus d'en repérer le sens.

Que faisaient les parents d'alors ?

Assumant leur position, ils intervenaient sur le vécu de leur enfant de la façon dont eux-mêmes avaient été élevés et qui avait fini par faire d'eux des êtres sociaux.

Et c'était bien sûr à coup de coercitions !

Lesquelles finissaient tôt ou tard par convaincre l'enfant

- qu'il n'était pas seul au monde
- que tout ne lui était pas dû
- et qu'il avait à produire par lui-même de l'effort pour obtenir ce qu'il cherchait à avoir, à commencer l'amour de ses parents.
- Toutes choses qui lui permettaient de refouler le registre pulsionnel avec lequel il continue de venir au monde et dont la nature l'a pourvu pour l'aider à évoluer dans le milieu hostile des origines. Faute de cette intervention parentale, le registre pulsionnel va se comporter, au sein du milieu protecteur actuel, comme un parasite qui obérera l'indispensable construction du lien social faute duquel surviendra le naufrage dans l'individualisme.

Parents et enfants depuis l'avènement des sociétés

Pour comprendre ce processus, dont je répète que j'en ai été l'observateur et le témoin, il faut le replacer au sein de ce qui l'a produit depuis toujours, ou plutôt depuis que les hommes se sont mis à vivre en société : une opposition structurante entre le matriarcat primitif – il date du début de l'espèce – et le patriarcat, beaucoup plus tardif, dans l'histoire de cette espèce. L'un et l'autre ne devant pas se confondre avec la lutte des sexes puisque l'un et l'autre mobilisent et entraînent autant l'adhésion des femmes que celle des hommes.

- le matriarcat primitif, d'essence animale et naturelle, s'est forgé autour d'une disposition comportementale maternelle à laquelle le bébé, égocentré par définition, est extraordinairement sensible puisqu'elle consiste à satisfaire sans limite ses besoins. Il confère à chaque femme une **puissance intrinsèque** cohérente avec les effets de la gestation. C'est de lui qu'a éclos l'idée partagée par les femmes et les hommes que tout individu a droit à la satisfaction sans limite du moindre de ses besoins. Ce dont il

faut nous féliciter. Car sans l'action du matriarcat, nous en serions encore à l'époque des cavernes ou, tout au plus à l'époque féodale !!

- Face au matriarcat aux allures en apparence désintéressées, le patriarcat est fondé, lui, sur l'égoïsme foncier des hommes. Ces hommes, dont chacun d'eux entreprend de retirer à l'enfant une mère qui lui est en principe toute disponible pour en faire un objet sexuel, sont par excellence les agents de la frustration de l'enfant. Ils lui signifient en quelque sorte que rien ne lui serait dû. Pour leur permettre d'intervenir dans la relation fusionnelle de la mère et de l'enfant, placée de surcroît sous le signe de l'amour, le patriarcat a conféré aux hommes un **pouvoir institutionnalisé** passant de génération en génération et illustré par la place **légalement** dévolue au père au sein de la cellule familiale. Ce patriarcat n'existe qu'à l'état d'ébauche dans la nature. S'il existe des spécificités maternelles et paternelles dans le règne animal, elles ne sont en aucune sorte institutionnalisées. Elles sont d'une essence instinctive qui n'a rien à voir avec les effets du langage. Le patriarcat a été une invention des hommes au moment où ils ont échangé les femmes entre groupes. La loi de l'interdit de l'inceste adoptée à cette occasion, cette première loi sur laquelle s'adosent toutes les autres jusqu'à la moindre, revient à dire en substance que ce qui est proche et familier doit impérativement être mis à distance. Avec les excellents effets qui en découlent comme le démontre la psychanalyse
- Tout cela pour dire en quelque sorte que le conflit qu'ont entretenu le matriarcat et le patriarcat a été souverain dans le modeste progrès que l'humain a fait au cours de son évolution.

Le paysage actuel

Mais cette opposition constructive s'est récemment affaïssé, en raison de la survenue de deux événements successifs :

- Le passage de la société de pénurie à la société d'abondance qui a entrepris de dire : « vous pouvez tout avoir et vous avez même droit à tout ». Ce qui revient à soutenir la disposition matriarcale et lui assurer la victoire. Il a paru dès lors normal que la place légale du père fût revue et corrigée, ouvrant la voie au procès du patriarcat et à sa chute.
- La maîtrise de la contraception. L'effet de censure qu'avec elle la volonté peut désormais exercer sur le désir, a fait passer l'enfant du statut de « sous produit » à

celui de « pur produit ». Pur produit qu'on entreprendra de faire grandir, sur fond de culpabilité, en se dévouant à lui, en l'assurant qu'il est le centre du monde et que tout lui est dû puisqu'on l'aime infiniment. Ce qui, sur-gâté et comblé qu'il sera, le laissera l'esclave de ses pulsions et ne le conduira pas à produire le moindre effort. Il sera, sans qu'on s'en émeuve, le moteur et la cible de la consommation – ce que sont nos enfants d'aujourd'hui.

Le patriarcat s'est effondré.

On a essayé de faire avec cet effondrement

On a retiré par étapes au père tout ce qui, dans le droit familial, faisait de lui le chef de famille. La dernière amputation étant intervenue en 1972. Il lui restait encore en effet à cette date l'avantage d'être chef de famille pour décider de la résidence de la famille. La suppression de cette prérogative a été adoptée pour tenter de retenir en France quelques 5800 enfants de pères algériens encouragés à retourner avec prime dans leur pays.

C'est l'origine de la co-parenté.

Un couple de parents liés également et sur un mode démocratique en apparence.

Car, rien n'est plus inégalitaire que le couple de co-parents.

Parce que, face à une mère qui, portant l'enfant, imprime pour la vie sa trace dans le cerveau sensoriel de cet enfant, face à une mère qui tire d'énormes bénéfices de sa position, face à une mère qui a toute latitude d'introduire ou non le père de son enfant auprès de cet enfant, le père n'a strictement aucun pouvoir.

Quand il m'arrive de dire cela, on me dit que je fais fi de l'amour.

C'est vrai. C'est vrai que je n'ai pas la naïveté de conférer à ce mot galvaudé plus de poids qu'il n'en mérite. Et que je sais combien l'enfant fait courir au couple, même le plus uni, un terrible danger.

Quand on devient parent, aujourd'hui, on est encouragé à faire preuve de séduction. Le père, par sa présence et son attention, va tenter de concurrencer l'amour que la mère déverse sur son enfant. Cette erreur d'objectif finit par produire des effets dont tout le monde pâtit. Le couple se casse et l'enfant va évoluer avec sa mère puis, dans le meilleur cas dans une famille recomposée dont il demeurera, pour sa mère, le centre.

Le matriarcat a incontestablement triomphé

Mais il ne peut pas tenir seul – pensez à la logique de l'échelle double.

Il est en train de s'effondrer lui aussi

On sait comment les systèmes totalitaires interviennent toujours sur fond d'anarchie ou de menace d'anarchie. Faute de l'existence reconnue et soutenue de deux forces opposées, un petit « père des peuples » prend le pouvoir et écrase tout ce qui s'oppose à lui, comme le faisait le père archaïque de la horde avant que la constitution des sociétés ne régule son rôle.

Notre monde-village n'a pas trouvé un nouveau ou de nouveaux dictateurs.

Il a trouvé pire !

Le système totalitaire auquel il est confronté aujourd'hui est en effet d'un modèle totalement nouveau et infiniment plus puissant que tout ce qui a eu cours jusqu'à présent.

C'est le néolibéralisme.

Ses servants, en bons prédateurs, ont pris le matriarcat au mot. Ils ont profité des opportunités offertes par la récusation des limites pour mettre le matriarcat en défaut : vous pouvez toujours vouloir tout pour chacun, mais comment ferez vous si vous n'en avez pas les moyens que nous vous avons confisqués.

Est-ce une étape qui ouvre vers le retour à une opposition structurante ? Je n'en sais rien. Je peux tout au plus l'espérer